

→ SOMMES-NOUS SI MALADES ?

Il y a les médecins, les infirmiers et les secouristes, bien sûr. Mais aussi les assistants sociaux, les éducateurs, les psychologues, les conseillers en économie sociale et familiale, les conseillers conjugaux, les aides aux personnes âgées, les travailleurs du *care*, les sophrologues et les nombreux autres dispensateurs de techniques de bien-être, les prédicateurs de toutes sortes de religions montrant la voie vers le bonheur, les inventeurs de solutions miracles, etc., etc. Quiconque voudrait oublier que l'humanité est une espèce malade n'a qu'à se remémorer la liste impressionnante des professions consacrées uniquement à guérir des maux – maux du corps, maux de l'âme – pour revenir à une appréciation plus véridique de la situation.



→ L'ILLUSION DE LA PENSÉE UNIVERSELLE

Si je suis athée, je ne considérerai pas la foi comme une tendance universelle de l'être humain. Si j'ai de l'aversion pour les mathématiques, je ne verrai pas en elles un langage universel. Si je crois à la nécessité de réguler l'économie, je ne prendrai pas la compétition entre les marchés pour un idéal universel.

Une conception ne peut passer à mes yeux pour universelle que si elle est mienne. Voilà une évidence dont on oublie de se méfier. Pire, on se laisse parfois aller à une espèce de réciprocité implicite. J'ai telle conception ;

or je ne suis ni idiot ni aveuglé de préjugés ; donc elle est universelle. Ou devrait l'être.

Parmi les idées d'un individu, en vérité, n'ont valeur universelle que celles qui ne dépendent ni de sa personnalité ni de sa culture, donc qui n'expriment rien de lui. Voilà qui n'est pas engageant. D'abord, il n'est pas donné à un individu d'être certain qu'une idée qui l'habite est indépendante de lui. En outre, à supposer qu'elle le soit effectivement, il n'a aucune raison de s'attacher à quelque chose d'aussi désincarné. Voilà pourquoi je soupçonne quiconque professe l'universalisme de vouloir imposer à tous des idées qui, en fait, expriment sa culture, voire sa seule individualité.

→ PLOMBS FAUTIFS

Rldasedlrad les dlcmhybpgf. Ce n'est pas un message codé. Enfin, peut-être que si.

Ce n'est pas une série de fautes d'impression : une telle accumulation, vous n'y pensez pas. En fait, si, c'en est une.

Ce charabia illisible ne saurait être le titre d'un texte français. Et pourquoi pas ?

Ce borborygme imprononçable ne se traduit sûrement pas. Mais si. En anglais.

Cessons les mystères, expliquons-nous.

Rldasedlrad les dlcmhybpgf n'est pas un message codé, en ce sens que je suis tombé dessus sans m'être mêlé de codage. Mais rien ne garantit que jamais personne n'a utilisé cette suite de lettres pour crypter quelque message.

En 1923, Valéry Larbaud a lu dans un journal l'annonce de la proche parution de l'un de ses livres, intitulé, selon le journal, *Rldasedlrad les dlcmhybpgf*.

Cette information a produit la commotion qu'on devine : le titre du livre que Larbaud avait en préparation n'était évidemment pas cet ahurissant fatras de lettres ! Les responsables de la bourde étaient les linotypistes du journal. Il arrivait parfois que les fautes d'impression chamboulent une ligne entière.

Comme quoi, nous avons progressé : certes, les fautes d'impression continuent d'être abondantes dans nos journaux, mais elles laissent en général deviner, sous ce qui est, ce qui aurait dû être. Tel n'était pas le cas du temps de Larbaud. Ce dernier s'est vengé avec humour des linotypistes dans un texte intitulé, cela va de soi, « Rldasedlrad les dlcmhybpgf », paru en 1927 dans le recueil *Jaune Bleu Blanc*.

Une erreur fréquente des linotypes anglaises était de faire apparaître la suite *Étaoin shrdlu*. Erreur si classique, que *Étaoin shrdlu* fait l'objet d'un article sur Wikipédia. Je propose donc de traduire le français *Rldasedlrad les dlcmhybpgf* par l'anglais *Étaoin shrdlu*. Ma traduction n'est pas belle, mais elle est fidèle.

→ LE COMTE POSEUR

« Le désespoir est la plus petite de nos erreurs », a écrit Isidore Ducasse, alias Lautréamont (*Poésies*, II). Quand on sait que cet auteur, qui n'eut aucun succès de son vivant, est mort à peine moins jeune qu'Évariste Galois, on ne peut qu'être bouleversé par sa sincérité. Il a pressenti le tragique de la condition humaine, dont il allait donner un exemple.

Mais, si on sait aussi que Vauvenargues avait écrit : « Le désespoir est la plus grande de nos erreurs », la phrase de Lautréamont acquiert la tonalité d'un jeu littéraire, qui la rend beaucoup moins émouvante. On peut même y soupçonner un brin de pose.

À quel point le sens d'une phrase change selon ce qu'on sait du contexte dans lequel elle a été écrite !



→ PENSÉES VERLANES

Critiquant l'accumulation des horreurs dans les livres de Sade, qu'il jugeait lassante, l'écrivain Jean Paulhan disait : « Le pire est l'ennemi du mal. »

Inspirés par Paulhan, inversons terme à terme des formules connues, afin d'en obtenir de nouvelles. Une citation éculée de Coubertin (« Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ») donne ainsi : « Il n'est pas nécessaire de craindre pour renoncer, ni d'échouer pour abandonner », réflexion qui, ma foi, en vaut d'autres. Inverser la boutade « La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié », ne mène à rien de nouveau, puisqu'on obtient : « L'inculture, c'est ce à quoi on parvient quand on retient tout. » Or

Talleyrand avait dit : « [Les émigrés] n'ont rien appris ni rien oublié. » Le dicton « Les grands esprits se rencontrent » devient « Les petits corps s'évitent » : de quoi inquiéter les physiciens qui placent trop d'espairs dans les collisionneurs.

« Pensée échappée. Je la voulais écrire ; j'écris au lieu qu'elle m'est échappée. » Ce fragment, dans lequel Pascal déclare une absence de pensée, se trouve dans le recueil des pensées de Pascal ! C'est le fragment obtenu en l'inversant qui serait en droit de figurer dans un recueil de pensées : « Pas de pensée. J'écris que je n'en ai pas, et cela est une pensée. » Ne faisons pas de jaloux, inversons Descartes.

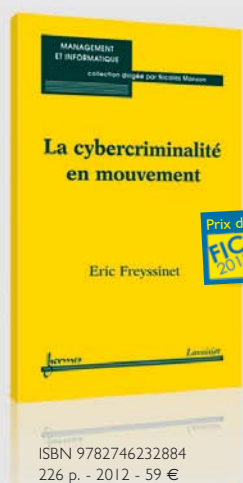
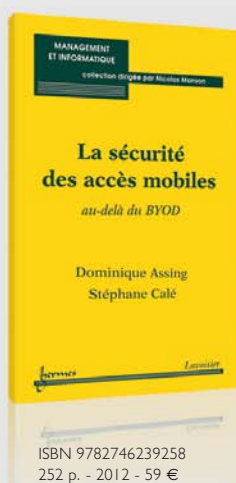
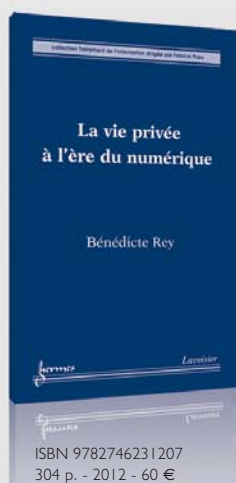
« Je ne pense pas, donc je ne suis pas. » Parfait. D'après Pascal inversé, écrire « Je ne pense pas », c'est faire acte de pensée. Or, d'après Descartes, je pense implique que je suis. Donc, quand j'écris que je ne pense pas, je suis et je ne suis pas. Que pouvions-nous espérer de mieux que ce paradoxe définitif ? ■

Hier, dès le soir, à l'heure où noircit la ville...



Cybersécurité : enjeux et nouvelles pratiques

Disponibles chez
votre libraire habituel ou sur
www.lavoisier.fr



hermes
science
publications

Lavoisier
Éditeur scientifique, technique et médical